

14
Chambellant Xavier

FONDS DUBOIS 4343

FONDS DUBOIS : 4343

ECOLE D'APPLICATION
DES
PROCÉDÉS SOCIÉTAIRES

SELON
LA DOCTRINE DE CH. FOURIER

PAR
XAVIER CHAMBELLANT



PARIS
SE VEND CHEZ H. FUGÈRE

52, RUE AMELOT

—
1847

cd 208263

4343

SCIENCE & ART

PROCÉDÉS SOCIÉTAIRES

LA SOCIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ

PARIS



PARIS

DE LA SOCIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ

1850

CHAPITRE PREMIER.

BREF EXPOSÉ.

L'École sociétaire paraît aujourd'hui presque unanime sur la nécessité de passer de la théorie à la pratique, de la parole aux actes. La propagande écrite ou parlée doit incessamment faire une large place à la propagande bien autrement puissante de la réalisation. C'est donc vers ce but qu'il faut diriger nos efforts, efforts sérieux, modérés, prudents, mais aussi, énergiques et soutenus.

Beaucoup de Phalanstériens, effrayés par l'inutilité des premières tentatives faites dans ce sens, ont conclu à une temporisation devenue aujourd'hui compromettante vis-à-vis du public, qui semble mieux comprendre nos ressources que nous-mêmes, et qui n'attribue déjà plus notre inaction qu'à notre impuissance. Mais l'École revient de cette première panique, qui a été agrandie et entretenue à dessein. Les hommes d'action s'agitent, et, faute d'emploi à leurs forces et à leur dévouement, ils tomberaient dans le découragement.

Il ne faut pas laisser plus longtemps les hommes et les choses dans cette fausse situation.

D'un autre côté, il est certain qu'il serait imprudent de compromettre la grande idée phalanstérienne dans quelque entreprise forcément impuissante, faute d'éléments et de ressources suffisants; mais est-ce une raison pour se croiser les bras et ne rien faire? Agissons avec maturité, mais agissons.

La prudence poussée jusqu'à l'inaction ne peut enfanter que la stérilité.

Nos désirs à tous se résument en un sens : la construction et la mise en activité du premier phalanstère. Sur ce point, il y a unanimité parmi nous.

Nous avons assez répété, d'après notre maître, que « ce n'était pas le monde qu'il fallait convertir; que ce n'était pas le pouvoir qu'il fallait conquérir, » que l'œuvre à faire était la mise en pratique de l'association domestique agricole. Ne perdons pas les principes de vue, et n'égarons pas nos pieds dans les

sentiers détournés, qui peut-être finissent par atteindre le but, mais après de longs détours.

Dans cette résolution nous serons bien forts, fussions-nous seuls! Mais nous ne serons pas seuls! D'ici et de là, de partout, quand nous serons sérieusement à l'œuvre, nous trouverons des encouragements inattendus. Ces encouragements, pour nous les donner, on attend que nous les méritions. On attend que par des actes nous ayons prouvé notre mission. Pouvons-nous blâmer le monde de sa réserve? Jusqu'à ce jour qu'avons-nous fait? Des journaux, des brochures et des banquets. Quel parti n'en fait autant! et qu'a donc ce spectacle qui nous recommande à l'admiration de ceux qui souffrent et de ceux qui comprennent, les uns et les autres, les éternels instruments du progrès?

Non pas qu'il faille nier le mérite et les efforts de ceux qui ont par leur talent et leur zèle épandu la parole de Fourier; mais s'ils ont attiré l'attention des penseurs, ils n'ont pas excité la sympathie du monde; or, c'est de sympathie que nous avons surtout besoin, et il n'y a qu'un moyen de la conquérir, c'est d'agir. Qu'on nous voie abandonnant nos barques et nos filets, comme les pêcheurs de la Judée, suivre d'un pas ferme la trace du révélateur; que l'élite des dévoués à la science sociale rompe sans retour avec le passé pour tailler les matériaux du temple de l'avenir; que les regards du civilisé âpre au gain s'arrêtent avec stupéfaction sur des hommes s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'à leur foi et la pratiquer, et alors le monde, plus étonné qu'au temps du Christ, parce qu'il est plus sceptique, fera silence autour de nous, et bien des mains que nous croyons hostiles viendront serrer les nôtres, et bien des bras viendront nous aider à soulever nos fardeaux, et notre cause aura accompli sa glorieuse incarnation.

Quoi! nous, partisans de l'association, nous vivons isolés! Quoi! nous, les apôtres de la fraternité humaine, nous sommes divisés! Honte sur nous, si cela doit durer longtemps encore!

Qu'on ne vienne pas me répondre magistralement ce que vingt fois j'ai entendu répondre. Qu'on ne raille pas mon ignorance de l'esprit et des textes de Fourier, que j'ai étudiés autant qu'un autre. « La faute en est au milieu où « nous vivons, » s'écrie-t-on dédaigneusement. Et moi je dis : « La faute en est à vous, à moi, à tous. »

Le milieu actuel ne comporte pas l'harmonie; eh bien! sommes-nous sans force pour agir sur lui? N'en avons-nous pas un autre à créer? et si dans ses premières transformations il doit présenter quelques lacunes d'attraction, sommes-nous incapables de les combler par quelques efforts de foi et de dévouement?

Fourier a dit souvent qu'il était impossible d'associer des hommes au-dessous d'un certain nombre; mais ne vous emparez donc pas d'une vérité pour en faire un non-sens, une négation de l'évidence. L'étroite association familiale, la simpliste association commerciale, l'association en consommation et production, sont-elles devenues plus impossibles à des Phalanstériens qu'à des

civilisés? Ne peut-on extraire de ce qui existe aujourd'hui, et des principes que nous admettons tous, quelque œuvre transitoire pleine d'avenir et riche d'espérances, en attendant les fruits? Fourier n'a jamais conclu à l'inaction, et quand il fixait un nombre au-dessous duquel un essai de sa doctrine lui paraissait ne pouvoir réussir, a-t-il conseillé pour cela aux laitiers du Jura d'abandonner leur mode de fabrication, aux invalides de multiplier leurs marmites?

Cessez d'employer ce pusillanime argument : aidons-nous, et tout nous aidera (1).

Entre-temps, ne perdons pas de vue que le but à atteindre par la voie la plus courte, c'est un premier phalanstère. L'œuvre actuelle, l'œuvre qui ne souffre plus de retard, c'est la réunion des matériaux nécessaires pour l'élever.

Ces matériaux se composent d'argent et d'hommes. — L'argent, il faut le mettre en demeure de venir à nous, en lui inspirant confiance et sécurité, — peut-être y est-il plus disposé qu'on ne pense. — Une École qui peut fournir à la propagande écrite cent mille francs de rente et acheter pour cent autres mille francs de livres et de journaux, et cela chaque année, doit pouvoir réunir des millions pour la propagande pratique, qui, d'ailleurs, ne peut compromettre qu'une faible partie des capitaux qui lui seraient confiés.

Quant aux hommes, c'est autre chose ; ne nous dissimulons aucune des difficultés de notre grande entreprise ; reconnaissons donc que faire un phalanstère avec des civilisés ne serait pas chose facile ; que mille obstacles, mille tiraillements naîtront de notre mauvaise éducation, de nos mauvaises habitudes. Ambitieux se disputant les places en évidence, ouvriers maladroits et défectifs, ignorance technique de la part des chefs et des associés travailleurs : voilà quelques-uns des obstacles qui accueilleront les débuts d'une première entreprise faite sans préparation suffisante. Mais cette préparation pût-elle se faire au fond des cabinets où on prétend l'élaborer, soyons prévoyants et sauvégarçons l'avenir de notre chère institution. Profitons des instants qui nous restent avant l'œuvre du grand jour pour nous préparer à en soutenir le poids. Que les hommes d'élite de l'École sociétaire, les hommes d'élite par leur dévouement, leur aptitude industrielle, leurs bras courageux et leur probité sans tache, s'assemblent, s'essayent à la pratique du travail sériaire ; qu'ils abordent successivement les problèmes de la production, de la consommation et de la répartition sociétaire, et, parmi ces hommes, s'élèveront et se feront connaître les plus capables d'être mis à la tête de la première commune associée : nos chefs futurs de groupes et de séries étudieront leur mécanisme dans les tâton-

(1) Je sens que pour ne pas prêter à la critique des docteurs de la loi, ce que j'avance là aurait besoin d'être traité avec quelque développement ; mais je crois l'idée en elle-même tellement claire que je m'abstiens de l'étendre davantage.

Il est évident que plus le nombre des associés sera restreint, moins les résultats obtenus seront brillants ; il y aura des lacunes en attraction et en accords ; mais, il n'en suit pas qu'une association, même très-minime, soit impossible et inapte à donner des fruits déjà très-précieux, surtout si on lui demande des enseignements plutôt encore que des résultats.

nements de ces premières épreuves ; chaque jour de pratique sera marqué par quelque précieux enseignement ; les cadres seront prêts au jour de l'appel, il n'y aura plus qu'à les remplir et à marcher d'un pas sûr.

Ai-je besoin de dire, outre les immenses avantages pratiques de cette initiation, quel bonheur ce serait pour les généreux travailleurs que nous comptons en grand nombre déjà dans nos rangs, de pouvoir se mettre immédiatement à l'œuvre, quelle espérance de réalisation prochaine ces sérieux préparatifs entretiendraient ? Non, tout le monde me comprend, j'en suis sûr, et chacun sent le besoin d'arriver à la mise en pratique d'une institution qui, sans rien compromettre vis-à-vis du monde, puisse hâter le tant désiré avènement d'un phalanstère.

Il nous faut sortir de la civilisation pour aller à l'harmonie. Entre l'un et l'autre de ces états il faut une transition. Cette idée est si simple, si naturelle, qu'il semble incroyable qu'elle soit combattue. Je suis loin de nier (comme le font ceux-là mêmes qui repoussent toute tentative de transition, rejetant de la sorte à la fois les divers moyens de réalisation) qu'il soit impossible d'instaurer dès l'abord un plein phalanstère ; mais, réservant mes croyances à cet égard, je juge plus prudent, plus sage, plus facile de commencer par une approximation. — Laquelle ? peu importe. Toute voie peut mener au but, si le but est bien déterminé et la voie bien tracée.

Employons les moyens tels quels qui sont à notre disposition ; réunissons les forces qui se perdent aujourd'hui, donnons-leur un emploi qui, outre l'avantage de les utiliser et de les faire converger, aura celui de les accroître rapidement. — Essayons quelque chose, et vous verrez !

Je pourrais comparer cette première œuvre pratique de la vie sociétaire à celle qu'entreprendront en harmonie les armées industrielles. Quand celles-ci attaqueront quelqu'un de ces grands travaux qui doivent changer la face du monde, elles partiront composées d'hommes pris entre les courageux et les dévoués. Ils s'arracheront, ces nobles et pacifiques soldats, à la vie douce de leurs phalanges bien-aimées ; ils quitteront tout ce qu'ils chérissent pour aller se livrer à des travaux dépourvus de l'attrait de ceux qu'ils laissent. — Eh bien ! amis, alerte ! il s'agit aujourd'hui de lever un bataillon d'armée industrielle ! il s'agit d'attaquer le désert de la civilisation, plus aride que celui du Sahara, plus infect que les écuries d'Augias ! Qui se sent au cœur la passion de l'unitéisme, se lève et s'enrôle ! — La devise de notre drapeau sera : Patience et dévouement. — La marche sera peut-être longue, la lutte laborieuse ; mais, soldats ! l'avenir sera glorieux et brillant, je vous le jure !

Notre foi sera-t-elle plus incapable d'œuvres que celle des premiers chrétiens qui fondèrent tant de communautés, des quakers, des ermites, des moines, de trappistes, qui ont su travailler, vivre et prospérer ensemble ! comme l'écrivait naguère l'un des meilleurs parmi nous (1) ? « Quel phalanstérien

(1) M. Dulary, dans son petit traité intitulé *Essai de réalisation*. Qu'on relise cette brochure, et on verra combien mes idées sont d'accord avec les siennes.

« serait bien venu à dire qu'il manque de foi et de zèle? » Qui oserait reculer vis-à-vis d'une tâche si grosse d'avenir, sous prétexte qu'elle est un peu rude?

Voyez que de jouissances viendraient nous l'adoucir! Quand quelques mois de travaux en commun nous auront appris que nous pouvons compter les uns sur les autres, quelle sainte amitié unira nos cœurs! quelle confiance nous aurons en l'avenir de notre œuvre! Je l'espère, je le crois fortement, le jour où nous le voudrons, nous marcherons pour ne plus nous arrêter.

Je termine ces quelques pages rapides en donnant mon adhésion à la constitution d'une société spéciale de réalisation dont M. Fugère a pris l'utile initiative en proposant la fondation d'un établissement de transition, destiné à former les hommes nécessaires à la première réalisation et à étudier les questions dont la solution importe à sa réussite.

Cette proposition, en vue de laquelle est principalement écrite cette petite brochure, sera développée dans la troisième partie de ce travail. J'ai consacré la deuxième à combattre la marche suivie par le centre en fait de réalisation, et à justifier la nécessité où se trouve l'Ecole d'agir en dehors de ceux qui le composent. Cette polémique est indispensable. Je l'aborde franchement.

CHAPITRE II.

LE CENTRE EN FACE DE LA RÉALISATION.

Une partie de l'Ecole, la partie organisée, celle qui, absorbée dans l'œuvre importante de la propagation théorique, a rendu sous ce rapport de grands services, rejette d'une manière absolue toute tentative de réalisation approximative ou préparatoire. Elle a fondé une société pour la propagande et la réalisation de la doctrine de Fourier; mais, infidèle à l'une des missions qu'elle s'est données, elle n'accomplit que la moitié de sa tâche.

Le centre, ainsi qu'il s'appelle lui-même, ne reconnaît en tous ceux qui diffèrent en quelque point avec lui, que « *des impuissants ambitieux de jouer un rôle, forts sur la théorie comme un enfant de trois mois sur l'algèbre, et non moins vaniteux qu'incapables.* »

Je ne me laisserai ni intimider ni entraîner par ce ton blessant. Nommer la plupart des hommes qui successivement se sont détachés du centre, ou, le soutiennent encore, tout en déplorant certains de ses actes, serait suffisamment les venger; mais j'ai hâte de sortir de ce genre de polémique, où la cause a tout à perdre et rien à gagner.

Je me contente de dire que le centre ne veut pas actuellement de réalisation ; qu'il s'est opposé et s'oppose à toute tentative de cet ordre. Par quelle cause et pour combien de temps encore ? Je ne sais. Mais le parti pris à cet égard est un fait prouvé, avoué, patent.

Qu'on m'entende bien, qu'on ne me fasse pas dire plus que je ne dis et plus que je ne pense, pour se donner le droit de crier à l'infâme calomnie. Je ne peux savoir ce que le centre nous réserve dans l'avenir, si nous le laissons agir à sa guise ; je ne sais de ses projets que ce qu'il en laisse tomber sur les profanes, et c'est peu de chose ; mais ce peu de chose prouve ce que j'avance.

Historique de l'attitude du centre vis-à-vis de la réalisation.

En juin 1832 parut le premier numéro du *Phalanstère*, journal pour la fondation d'une phalange agricole et manufacturière. Rien que par le titre, on voit que la fondation était le but ; le journal, le moyen. D'ailleurs, dès le premier numéro, ce premier centre (dont, il est vrai, Fourier faisait partie) publiait l'acte de société qui, peu de temps après, enfanta celui de Condé. A cette époque, on ne perdait pas de temps pour réaliser ! C'était « la période d'enfance, » nous dit-on aujourd'hui. — Période de jeunesse et de force, répondrai-je, trop tôt suivie de pusillanimité et de décrépitude.

Quoi qu'il en soit, les bruyères de Condé furent attaquées, un peu trop vite peut-être, avec un peu d'imprudance, je le reconnais ; mais non pas avec tant de précipitation et d'imprudance qu'on veut bien le dire aujourd'hui. Si, sur ce terrain, on eût montré un peu de persévérance, si tous avaient eu le courage et le dévouement du fondateur de l'entreprise, si on n'eût pas désespéré avant que l'espoir eût seulement pu naître, fatigué qu'on était avant d'avoir agi, de bien grandes choses eussent pu être accomplies, de bien importants résultats eussent pu être obtenus !

Mais, bien plus, on l'avoue aujourd'hui, de cette tentative avortée, de cet embryon qui n'a pas vu le jour, sont sortis de salutaires enseignements. Face à face avec les faits, avec les conditions matérielles, on a senti « qu'il y avait, « en dehors des questions de théorie sériaire, un nombre énorme de conditions d'architecture, de distributions d'industries et de méthodes techniques, « sur lesquelles l'organisme phalanstérien demande à être greffé, sur lesquelles « seules il peut l'être, réclamant toutes de grandes études préalables et qui « n'étaient nullement préparées. » On voyait bien et juste quand on voyait de la sorte ; mais on a mal conclu quand on a « formulé très-nettement cette pensée, qu'il était heureux pour la cause que le monde extérieur n'eût pas répondu à notre appel ; parce que, eussions-nous eu des capitaux suffisants, « notre tentative alors n'en eût pas moins échoué. » On a mal conclu surtout en concluant à ne rien faire. Je dis ne rien faire, et je le prouverai en examinant les éléments qu'on se vante d'avoir réunis.

Maintenant, du journal *la Réforme industrielle*, qui périt en février 1834,

passons à la *Phalange*, qui fut constituée par de généreux efforts et qui parut en juin 1836. On dit vrai, on était alors bien découragé de réalisation, on n'y songeait plus, on en parlait à peine. Cependant une fraction de l'École s'agita; le plus ancien disciple de Fourier parlait d'agir en son propre nom, en ce nom si connu et si respecté de l'École; le centre s'émut et ouvrit une souscription (dite crédit de 10,000 fr.) dans le but de faire les plans et devis d'un essai de réalisation. Mais, cette satisfaction donnée aux impatientes, on se rendormit, jusqu'au moment où M. Yung, en 1839, vint réveiller l'activité de l'École à l'endroit de la pratique.

Oh! je ne cherche pas à faire jaillir les torts de ceux qui, en définitive, ont rendu tant de services à notre cause; mais je ne peux m'empêcher de dire qu'on a entravé par tous les moyens le zèle immense d'un disciple bien dévoué; qu'on a longtemps leurré lui et d'autres par l'acquisition de Condé, par la lente exécution de plans et de devis sans cesse promis, jamais exécutés; qu'on l'a forcé à faire seul, sans appui, sans conseils, sans guide, la coûteuse affaire de Cîteaux; qu'on a ainsi compromis une partie de sa fortune et peut-être découragé son zèle. Pourquoi? on l'avoue aujourd'hui; on ne voulait pas de réalisation! on le dit, on l'écrit, on s'en fait un titre de gloire.

Remarquons bien que ce n'est pas au projet de Cîteaux, préconçu et préparé en dehors de lui, que le centre a dénié son concours, mais qu'au contraire l'affaire de Cîteaux n'a été engagée par M. Yung que sur le refus du centre *de faire autre chose, de faire quelque chose.*

Quoi! vous reconnaissez que « la condition du capital pouvait être considérée comme acquise » et vous n'avez rien voulu faire! Mais quand donc croirez-vous opportun d'agir? et après cet aveu si explicite, comment voulez-vous que nous continuions à nous reposer sur vous du soin de la réalisation?

Je ne parlerai qu'en passant d'une offre faite au centre à cette même époque, offre qui tendait à maintenir à sa disposition, presque sans frais, le domaine de Condé, tout en le rendant de jour en jour plus apte à recevoir un premier essai. Cette offre n'eut pas même les honneurs d'une prise en considération, quoiqu'à coup sûr elle ne fût pas de nature à compromettre la cause. Le mouvement vers la réalisation était encore une fois engourdi par l'éloignement de M. Yung; il n'y avait plus d'intérêt même à des semblants d'action. On se dispensa d'en faire, et, depuis 1840, on n'a donné signe de vie que pour empêcher les impatiences d'éclater et les tentatives de se faire ou de réussir.

Je laisse toujours l'œuvre de la propagation en dehors. J'ai déjà reconnu les mérites du centre dans cet ordre de questions, et, sans approuver à tous égards la marche suivie, non-seulement je m'abstiens de critiques, mais j'accorde les éloges mérités.

Mon but, en traçant ce rapide et douloureux historique de la position prise par le centre dans les questions de réalisation, a été de nous mettre à même d'apprécier la situation actuelle et la valeur des promesses qu'on nous fait.

Situation actuelle.

L'école phalanstérienne, comme toutes les collections d'individualités reliées par une idée commune, se partage en hommes de théorie, écrivains ou orateurs, dont l'intelligence se plaft et brille dans les expositions de doctrine, les travaux de la pensée, les luttes de la discussion et en hommes d'action, ouvriers, industriels, cultivateurs, pour qui la pratique est tout, qui ont seulement par elle le moyen de prouver leur dévouement; et qui d'ailleurs, par les habitudes de leur esprit, ne sont pas plutôt arrivés à une conviction qu'ils veulent la faire passer dans les faits. De là une première et naturelle divergence qui, sans le secours d'une théorie scientifique des dissidences, ni le banal et probablement injuste reproche d'ambition, explique les différences qui se manifestent fréquemment dans l'École.

Le centre, composé des hommes que j'ai désignés les premiers, s'est absorbé dans les travaux de propagande, et, à force peut-être de se pénétrer de l'importance de son œuvre, a fini par la considérer, non plus seulement comme utile, comme indispensable, mais aussi comme la principale, comme *la seule*, au moins jusqu'à une époque si éloignée, si imprévue, qu'il juge futile, dangereux, que sais-je! « absurde » peut-être, de s'en occuper.

Les hommes d'action ont naturellement pris le contre-pied de ce jugement, et leur impatience légitime s'est accrue du vide où on les laisse s'agiter depuis si longtemps. Combien depuis quinze ans ont arrangé leur vie en prévision de la création d'un phalanstère! Combien depuis quinze ans ont renoncé à leurs carrières pour être prêts au jour de l'appel! Combien ont amassé en silence, par la méditation et une pratique prévoyante, les moyens de se rendre utiles lors d'une organisation désirée, prévue, quelquefois promise! Combien ont blanchi dans ces dévouements obscurs, et doivent aujourd'hui se trouver douloureusement étonnés d'avoir mérité les colères du centre, qu'ils ont si fréquemment aidé de leur obole!

Donc, une fois encore, les hommes d'action de l'École, ceux du moins qui sont parvenus à se communiquer leurs pensées, malgré les obstacles qu'on y apporte, sont décidés à marcher en avant; et le centre oppose à leur ardeur : 1° l'énumération des travaux faits par lui en vue d'une réalisation; 2° l'ouverture d'une enquête de réalisation; 3° l'annonce d'une salle d'asile, pompeusement décorée du titre de Fondation préparatoire. Examinons et apprécions.

Énumération des travaux faits par le centre, en vue d'une réalisation.

Ces travaux consistent : 1° dans les plans et devis d'un phalanstère en grande échelle dressés par M. Morize. Ils ont été faits, ou au moins commencés, en 1833, aux frais de madame Vigoureux, à une époque où l'on se préoccupait surtout de réalisation.

2° Dans les plans et devis faits par MM. Daly et Morize pour la phalange miniature ; commencés lors de l'obtention du crédit de 10,000 francs, ils ont été terminés, s'ils sont terminés, aux pressantes sollicitations de M. Yung.

Ces travaux, plutôt arrachés au centre qu'exécutés de son plein gré, se ressentent des conditions dans lesquelles ils ont été enfantés. Pris, repris et laissés, suivant les besoins ou les exigences du moment, ils sont loin, au dire de ceux qui en ont eu connaissance, d'avoir la valeur qu'on leur attribue.

Quant à moi, ils m'ont paru des approximations bien arbitraires et bien incomplètes, telles qu'on devait du reste les attendre de travaux purement de cabinet. On a oublié, en les faisant, les réflexions sensées qu'avait fait naître l'entreprise de Condé. On a oublié que c'est seulement face à face avec les difficultés qu'on trouve les vraies solutions, et que le zèle et le talent, travaillant sur des éléments arbitraires, ne peuvent enfanter que fantaisies et inanités.

Ces travaux, utiles peut-être comme programmes, comme ébauches, sont à refaire en entier sur le terrain. Car, les refit-on, les corrigeât-on vingt ans avec plus de zèle et d'activité qu'on en a mis à les poursuivre jusqu'à ce jour, ils seraient insuffisants encore. Un phalanstère pratique ne s'organise pas du fond d'un bureau à Paris.

Ouverture d'une enquête de réalisation.

Voilà donc le grand œuvre auquel le centre nous convie ! voilà l'os qu'il jette à ronger à notre impatience ! visiter les colonies agricoles, pénitentiaires, etc., et rendre compte de nos observations à une commission, c'est là tout ce qu'on peut vous permettre pour le moment. Qu'en dites-vous, généreux travailleurs de notre cause ? Qu'en dirons-nous, nous tous qui voudrions employer activement notre dévouement à l'idée phalanstérienne ? Serons-nous assez difficiles pour n'être pas reconnaissants de ce grand pas fait d'une seule fois ? Certes, je ne dis pas qu'il n'y ait rien pour nous à apprendre dans ces établissements, par lesquels les phalanstériens se sont laissés devancer, eux qui, partout, auraient dû avoir l'initiative ; mais je demande sérieusement ce que peut produire une semblable enquête, indépendamment d'un plan bien arrêté et bien connu de l'explorateur. Que peut-il sortir de ce vague appel ? Évidemment de nouveaux retards et de nouveaux délais.

Fondation préparatoire.

Enfin, on annonce l'ouverture d'une salle d'asile phalanstérienne. Ceci mérite attention. D'abord, par cette institution le centre se met en contradiction avec lui-même. N'a-t-il pas dit et répété mille fois : « Les améliorations, les tentatives de transition, ne doivent pas être, comme pratique, les objets de

« nos efforts? » N'a-t-il pas condamné en théorie et fait avorter en fait tout ce que l'École a voulu entreprendre en ce genre? Dans le moment même où il annonce cet établissement de si timide transition, ne persiste-t-il pas dans sa condamnation absolue? L'infailibilité trébuche à quelques lignes de distance; félicitons-nous-en, car c'est pour tomber dans le vrai. Oui, on fait bien ressortir le bon côté du projet quand on dit : « L'avantage principal, la fonction « pivotale de cette fondation (la salle d'asile), sera de servir d'épreuve et de « préparation pour nos instituteurs et nos institutrices. C'est là que sera fait « le premier essai de nos méthodes; c'est là que, sur *les faits mêmes*, nous recueillerons bien des observations précieuses pour la pratique supérieure du « phalanstère enfantin. »

Allons, messieurs du centre, encore un pas ! consentez à sortir de l'air étouffé de la ville ! Comprenez que, soit dans le phalanstère miniature, soit dans un essai autrement conçu, n'importe, il faudra d'autres hommes que des instituteurs; qu'il serait bon de songer à former des chefs de groupes de toute sorte, jardiniers, menuisiers, forgerons, industriels, administrateurs, etc., etc., et qu'il serait aussi utile de préparer ceux-ci que ceux-là. Si vous commencez à admettre la nécessité de l'étude des faits, ne rétrécissez pas à plaisir le champ où ils pourront se produire. Rassemblez en plein air, au soleil, un noyau d'associés, peu nombreux d'abord, parmi lesquels, et au moyen des plus nobles ressorts, l'ordre sera facile à maintenir, promptement, et par adjonctions successives. L'entreprise grandira; les faits, portant avec eux leur rapide enseignement, se multiplieront avec les éléments, chaque jour plus nombreux; et le jour viendra vite où, tous les matériaux étant réunis, on pourra instaurer un essai complet et vraiment assuré de succès. Faites cela, cela même, que tant de voix vous demandent depuis si longtemps, au lieu d'étouffer dans la salle d'asile ce premier rayon de vérité pratique qui arrive jusqu'à vous; et alors, les hommes d'action satisfaits marcheront avec vous, au lieu de vous traîner à leur remorque; leur dévouement rivalisera avec le vôtre, et, de ce concert d'efforts, ne tardera pas à surgir le résultat attendu par tous.

Mais vous ne le ferez pas; vous ne le ferez pas, parce que, même quand les capitaux se sont présentés à vous, vous n'avez rien voulu faire, rien entreprendre; vous ne le ferez pas, vous l'avez dit vous-mêmes; eh bien! nous le ferons sans vous.

Résumé.

J'ai retracé fidèlement, sans imputations injurieuses, sans discussion malveillante, la position prise par le centre en face de la réalisation; je n'ai pas cherché, dans des suppositions qu'il n'épargne pas assez aux autres, les motifs de son inaction : j'ai raconté, voilà tout.

Maintenant, armé de ses actes publics, de ses aveux les plus récents, j'ai le droit de dire que depuis onze ans le centre s'est opposé à toute tentative de réalisation, quelle que fût sa nature.

D'après l'analyse des travaux faits par lui au point de vue de la pratique, d'après les circonstances qui les ont enfantés, d'après leur exécution, j'ai le droit de dire que jamais pensée sérieuse de réalisation ne s'est encore formulée dans les conseils du centre.

Enfin, d'après ce qu'il propose aujourd'hui, d'après ce qu'il promet dans l'avenir, j'ai le droit de dire qu'il s'opposera pendant un temps encore indéterminé à tout fait de réalisation.

J'ai le droit de dire ces vérités sans être contredit; je les dis.

On explique cette marche par la nécessité de ne pas diminuer les forces de la propagation.

Fourier pensait et beaucoup pensent encore que, loin de les affaiblir, un essai pratique les accroîtrait considérablement.

On craint d'alarmer la timidité de quelques rentiers qui ne veulent pas de réalisation.

Le centre et ces rentiers-là ne sont pas braves.

« On ne veut pas de tentatives de transition. »

On répond soi-même à cette objection par la salle d'asile et les arguments dont on l'appuie.

« Il faut réunir des moyens d'exécution et d'expérimentation. »

Comment les réunir si on n'agit pas ?

On énumère les difficultés d'une réalisation. Mais comment les surmonter, si on ne les aborde jamais ?

Je termine cette courte revue des objections présentées par le centre aux partisans de la réalisation, par une simple comparaison.

Quand on a voulu fonder une propagation active, on a commencé modestement par une feuille paraissant trois fois par mois. On n'avait alors ni assez d'argent ni assez d'hommes pour faire davantage. Autour de ce premier noyau se sont groupées des forces sans cesse croissantes, et on est arrivé successivement par de courageux et persévérants efforts à la publicité qu'on possède aujourd'hui : journal quotidien, revue mensuelle, librairie centrale avec comptoirs départementaux, missions, etc.

Pourquoi repousse-t-on pour la réalisation ce qui a été jugé et prouvé bon pour la propagation ?

CHAPITRE III.

ÉCOLE D'APPLICATION DES PROCÉDÉS SOCIÉTAIRES.

J'ai établi dans le premier chapitre la nécessité et l'urgence de s'occuper d'une entreprise de transition qui pût hâter l'époque d'un essai phalanstérien, tout en le rendant plus facile à tenter.

Dans le deuxième, j'ai fait voir que nous ne pouvions espérer que le centre prît l'initiative de cette œuvre.

En conséquence, je propose formellement aux disciples de Fourier la fondation d'un établissement auquel on pourrait donner le nom d'École d'application des procédés sociétaires.

Cette école, formée à son début de cinquante à soixante-quinze personnes bien pénétrées des doctrines de Fourier, aurait pour but d'essayer pratiquement les procédés sociétaires immédiatement applicables à une réunion quelconque, tels que : travail varié en courtes séances, production et consommation en commun, répartition suivant les facultés, capital, travail et talent ; éducation professionnelle et attrayante, etc.

Tous ces procédés et d'autres, dès l'abord ou successivement mis à l'épreuve, seront pour ainsi dire à l'état d'étude permanente. Les faits qui se produiront donneront nécessairement lieu à des observations précieuses et d'une haute valeur d'avenir.

A mesure que les ressources en hommes et en argent, et que les résultats obtenus, permettront d'aborder la pratique de l'association d'une façon plus large, on pourra augmenter les constructions et le nombre des associés. Si chacun fait son devoir, il sera possible, en peu d'années, sans bruit, sans fracas, sans grandes dépenses, d'instaurer une véritable phalange industrielle, agricole. Au pis-aller, on réunirait dans cet établissement d'excellents éléments prêts à concourir au succès d'une autre entreprise du même ordre, à laquelle on jugerait convenable de se rallier.

Cet établissement fera sortir l'École de l'état d'inaction où elle reste depuis quinze ans. Il répondra aux reproches d'impuissance qu'on nous adresse de toutes parts, tout en sauvegardant tous les principes. Il sera une satisfaction présente pour les disciples de Fourier, en même temps qu'une espérance sérieuse et légitime.

Appelé à devenir promptement le centre où convergeront les forces éparses et sans relations entre elles que l'École possède aujourd'hui, il ne tardera pas à être adopté par tous les Phalanstériens, et à leur offrir un point où leurs cœurs, endoloris par la vie civilisée, pourront trouver de douces consolations.

Que ceux qui déjà partageaient nos doctrines lors de la fondation de Condé, en 1832, se rappellent les sensations qu'ils éprouvèrent, soit en lisant les bulletins qu'on publiait sur cette colonie, soit en la visitant; que ceux qui n'ont pas ressenti ces émotions relisent le journal *le Phalanstère*, et alors tous comprendront combien un fait de pratique, si minime soit-il, peut exciter d'enthousiasme parmi nous. Ils comprendront que voilà quinze années perdues, et qu'il ne faut pas ajouter un jour à cette longue série de retards.

Que demandera-t-on à notre Ecole pour reconnaître qu'elle mérite bien de la cause? Faudra-t-il qu'elle présente des phénomènes d'harmonie et des merveilles de production? Exigera-t-on qu'elle offre les résultats féériques d'un phalanstère de pleine échelle? Si l'on demande cela à mon modeste projet, je l'avoue, il n'est pas en sa puissance de le produire immédiatement, et tous les critiques qui lui en feraient un reproche ne le comprendraient pas.

Il doit être, son nom l'indique, une Ecole pratique sociétaire, un lieu d'essais et d'études, le prodrome et non l'œuvre, l'initiation et non la science.

Toutes les sciences, tous les arts, tous les métiers ont leurs écoles; ouvrons celle de la science sociétaire, ouvrons-la demain, ouvrons-la aujourd'hui, car beaucoup veulent apprendre, beaucoup veulent s'essayer, beaucoup attendent.

Qu'on ne s'effraye pas des difficultés! Vues de près et réduites à leur juste valeur, elles n'ont rien qui puisse faire reculer des esprits calmes et sensés. Un bon règlement délibéré et accepté par tous, l'intelligence de l'œuvre à accomplir, un peu de dévouement et de courage, et le succès dépassera les espérances.

Je vais succinctement examiner les détails les plus importants de l'organisation de l'Ecole; et, après cet examen, j'espère que personne ne criera à l'impossible.

Tablons sur soixante-dix personnes que je suppose ainsi composées : quarante hommes valides, vingt femmes, dix enfants; et voyons si cette réunion trouvera immédiatement, dans les produits de son travail appliqué à la culture et à quelques autres industries, les ressources nécessaires pour se maintenir et prospérer. C'est la première question à examiner.

Pour tous ceux qui ont compris les avantages incontestables que présentent la production et la consommation en commun, cette question ne paraît pas avoir deux solutions. Pourtant il ne faut rien se dissimuler. Ceci n'est pas un prospectus, c'est un grave appel à de courageux dévouements. Les Phalanstériens ne font pas des affaires, ils font des œuvres.

Bien des erreurs, sorties du principe incontestable des avantages de l'association, ont déjà été commises; il s'agit de les éviter dès le début.

Ces erreurs sont provenues de deux causes : la première est d'appliquer à un mode trop restreint ce qui n'est vrai que dans de certaines conditions de développement vaste et complet. Sous ce rapport notre établissement pêche par défaut d'ampleur.

La seconde cause d'erreur est dans la situation même de la production. Les conditions générales dans lesquelles elle se trouve aujourd'hui sont telles,

que les producteurs réels ont, la plupart du temps, grand' peine à vivre de leur travail. Tous les bénéfices qui se font sont enlevés par les intermédiaires. Ce sont les marchands d'argent, les commerçants de toutes sortes, qui prélèvent le produit net de toutes les industries. Aussi nos bras, tant courageux soient-ils, appliqués à la production, sans tripotage ni spéculations, ne seront pas pour nous la source de grandes richesses : ne les espérons pas, sachons nous en passer. De plus, nous aurons les fausses manœuvres inséparables d'un début. Avant que nous ayons trouvé le moyen de bien nous organiser, de nous engrener, il y aura perte de forces de temps et d'argent.

Ainsi donc, quant au succès matériel de notre entreprise, nous avons plusieurs obstacles : association trop restreinte pour donner les bénéfices que le principe comporte ; emploi de nos forces à un travail de production que les conditions actuelles de l'industrie ne récompensent pas suivant sa valeur, et tâtonnements du début.

J'avais besoin de faire ces réflexions avant de présenter mon projet, et je prie ceux qui l'examineront de ne pas les perdre de vue.

Je fais remarquer aussi, avant d'aller plus loin, que pour donner une base à mes calculs et un corps à mes idées, j'ai dû faire choix d'un terrain sur lequel j'ai assis mon entreprise, et dont j'ai tiré mes données. Si une autre localité était adoptée, quelques éléments devraient varier.

Ce terrain est celui de Condé, déjà sanctifié par le dévouement de M. Dulary, de M. Yung et de quelques autres. Adopté, dès 1835, pour champ d'épreuve de la théorie, par Fourier, Just Muiron, et l'École d'alors tout entière, il a, depuis ce temps, toujours attendu, en s'améliorant chaque jour, le grand spectacle qui lui avait été promis. Ceux qui possèdent aujourd'hui la partie où sont les grandes constructions la tiennent à la disposition de toute tentative sérieuse de réalisation. C'est dans ce but que, depuis cinq ans, ils l'ont acquise et la cultivent.

La propriété se compose de vastes bâtiments et de cent cinquante-six hectares de terre, à peu d'exceptions près, en bois, prés ou culture.

Les bâtiments peuvent contenir, avec quelques frais d'appropriation, environ soixante-dix à soixante-quinze personnes, quelques salles communes, deux ou trois grands ateliers, les bestiaux nécessaires à l'exploitation, etc.

Les terres, peu propres à la culture des céréales, sans y être inaptées, sont reconnues très-favorables aux racines, fourrages et légumes, et sont d'un travail facile. D'autres terres, de la même nature, les environnent, et leurs détenteurs, un surtout, les tiendraient à la disposition de la Société aux conditions les plus avantageuses pour elle. Rien n'arrêterait donc son développement ultérieur.

Constitution du capital social.

Le capital nécessaire à la mise en activité de notre école d'application pourrait être formé de deux manières : soit par l'émission d'actions, suivant le mode ordinaire ; soit par le placement d'une partie des capitaux réunis par une société centrale de réalisation, qui prendrait l'entreprise sous son patronage.

Je ne m'arrêterai pas à discuter les avantages et les inconvénients de chacun de ces modes ; je les indique seulement.

Quoi qu'il en soit, le capital avancé sera représenté par la plus-value que la propriété ne peut manquer d'acquérir, soit seulement par sa constitution actuelle (80 hectares de semis de pins et de bois plantés, ayant de un à quinze ans), soit par les travaux d'amélioration que les sociétaires y feront. Ces derniers devront renoncer à tous droits sur cette plus-value foncière, moyennant la garantie que le capital leur offrira d'un minimum suffisant.

Garantie d'un minimum aux travailleurs.

Il me paraît indispensable, pour donner à l'entreprise et aux travailleurs qui la formeront une stabilité et une sécurité complète, d'assurer un minimum d'entretien et de rétribution à chacun des membres de l'association ; ceux-ci, de leur côté, devront s'engager à fournir un minimum de travail.

Sur le minimum argent, une fraction pourrait être consacrée à former un fonds destiné à fournir des lots de mérite.

Formation d'une commission de surveillance.

Une commission nommée par les bailleurs de fonds, actionnaires ou autres, rédigera les statuts définitifs, que devra signer et accepter tout individu qui voudra faire partie de l'association projetée. Cette commission devra conserver une haute surveillance sur l'établissement, et s'assurer de l'exécution des statuts, mais ne pas s'immiscer dans l'administration intérieure.

Cette administration, exercée en tous degrés par des chefs librement élus, sera laissée en entier à ceux qui feront partie active de l'entreprise.

Organisation des bureaux.

Les travaux seront organisés d'après les procédés sociétaires, par séries et groupes, et on y introduira autant de variété que possible : on tâchera qu'ils soient volontairement exécutés. A défaut d'exécution volontaire, ils seront effectués par corvée, à tour de rôle.

Travaux nécessaires à l'exploitation du domaine ci-dessus désigné.

Le terrain dont j'ai parlé plus haut se compose d'environ : 1^o 80 hectares de bois et pins; 2^o 40 hectares de terres en culture; 3^o 20 hectares de prés; 4^o 3 hectares de potager, pépinière, jardins et gazons; 5^o 13 hectares de tourbières, friches et pâtures : en tout 156 hectares. En supposant qu'il ne soit rien changé à cette distribution, si ce n'est l'agrandissement des potagers, qui devront être portés à 5 hectares, j'ai calculé le nombre de journées que nécessiteront l'entretien de cet état de choses, les soins des animaux, ceux de ménage, d'administration et autres. Ce nombre sera de 4,000 pour les hommes, et de 6,310 pour les femmes et les enfants.

En comptant 300 journées par tête d'homme et de femme et 150 par enfant, et en tablant sur un personnel de 70 personnes, nous avons pour les hommes 12,000 journées, pour les femmes 6,000, et pour les enfants 1,500, ci. 12,000 hom. 7,500 fem. et enf.

En déduisant les nombres employés. 4,000 6,310

Il reste à appliquer aux industries autres que celles de culture et ménage. 8,000 1,190

NOTA. — Je n'ai pas fait entrer dans mes calculs les soins des chevaux et leur emploi aux labours, non plus que les fauchages des récoltes. Ces travaux, durs et répugnants par continuité et solité, me paraissent devoir être faits plus avantageusement par des salariés que par des sociétaires.

Il résulte de ce premier aperçu que nous pourrions établir, avec le nombre d'associés fixés plus haut, plusieurs industries comportant une certaine variété d'emplois, ou, si l'on veut, la formation d'un grand nombre de groupes. Si l'on remarque, en outre, qu'il suffit la plupart du temps, surtout dans l'industrie agricole, d'un ou deux officiers expérimentés pour tirer le parti le plus avantageux d'un groupe même nombreux, on comprendra que nous pourrions tout d'abord introduire dans nos travaux des combinaisons de variété et d'attrait.

D'autre part, en considérant que les associés seront tous des hommes habitués au travail (il ne faut pas d'oisifs dans notre établissement), que la plupart seront ouvriers des villes, ayant pratiqué un état, que les travaux agricoles sont attrayants de leurs nature lorsque l'excès de fatigue par continuité en est éloigné, nous verrons que presque toutes les fonctions se trouveront accomplies volontairement, et qu'on aura rarement besoin de recourir à la corvée par conscription.

Arrivons maintenant à estimer approximativement les dépenses de notre établissement.

Frais de premier établissement.

Travaux d'appropriation des bâtiments actuels.	12,000 fr.	» c.
Mobilier (étant supposé que chaque associé apporte les meubles de sa chambre et son linge).	»	»
Linge commun, batterie de cuisine, mobilier de buanderie, salles communes	3,000	»
Mobilier aratoire	2,000	»
Outillage des champs et du jardinage.	1,000	»
<i>Bestiaux, savoir :</i>		
20 vaches et 1 taureau.	6,000	»
3 chevaux	1,500	»
Porcs et volailles.	1,000	»
Frais d'actes et d'installation.	1,500	»
Outillage des industries.	Mémoire.	
	<hr/>	
Total.	28,000 fr.	» c.
	Mémoire.	

Dépenses de la première année.

Minimum garanti. — Nourriture de 70 personnes à 4 fr. par tête.	21,550 fr.	» c.
Minimum argent à 200 fr. par tête d'adulte.	12,000	»
Chauffage et blanchissage.	2,000	»
Culture de 60 hectares, prés et terres labourables. — Fumure, labours et ensemencement.	7,500	»
Culture de 3 hectares de potager.	600	»
Nourriture de 21 bêtes à cornes.	3,847	50
Nourriture de 3 chevaux.	1,600	»
Nourriture de 15 porcs et des volailles.	1,800	»
Salariés extérieurs, frais imprévus de maladies, etc.	2,102	50
Intérêts du prix de la propriété et contributions.	5,000	»
	<hr/>	
Total.	58,000 fr.	» c.

Produits à déduire.

60 hectares de prés et culture à 200 fr. l'hectare.	12,000 fr. » c.
Produit de 20 vaches et 1 taureau.	3,900
Produit de la porcherie et du poulailler.	1,800
Travail des trois chevaux.	1,800
Produit de trois hectares de potager.	3,000
Produit des bois.	1,300
Total.	24,000 fr. »
La dépense de l'année est de.	58,000
Les produits de.	24,000
Différence.	34,000 fr. »

En déduction de cette différence doivent venir les produits des industries pour lesquelles nous avons vu qu'il restait à employer, les travaux de culture et de ménage étant accomplis, 8,000 journées d'hommes et environ 1,000 journées de femmes et d'enfants.

Nous ne pouvons pas estimer ces journées, consacrées à l'industrie de fabrique, en général plus productive que celle agricole, à moins de 3 fr. pour les hommes; ce qui fait pour 8,000 journées.	24,000
Et 1 fr. 50 pour les enfants, soit pour 1,000 journées.	1,500
Total.	25,500 fr.

En déduisant des 34,000 fr. de différence trouvés plus haut, ci.	34,000
La recette des industries estimée.	25,500
Restait un déficit de.	8,500 fr.

Il conviendrait peut-être d'augmenter ce déficit de la perte d'un millier de journées dans les fausses manœuvres de l'installation.

Quoi qu'il en soit, il ne s'agirait toujours pas d'une somme bien considérable, et elle n'effrayerait pas à coup sûr le dévouement bien prouvé des capitaux phalanstériens.

D'ailleurs, cet état de choses lui-même ne saurait durer, et dès la seconde année, chacun des produits que j'ai comptés à leur taux actuel, dans les mauvaises conditions où nous les obtenons aujourd'hui, s'accroîtrait sans aucun doute, et leur ensemble ne tarderait pas à donner un excédant des recettes sur les dépenses.

Répartition des bénéfices.

Aussitôt qu'il y aurait des bénéfices, les problèmes de leur répartition d'après des bases convenues d'avance seraient abordés. L'aisance ainsi que la satisfaction des travailleurs de l'Ecole d'application augmenteraient rapidement. L'affaire ne tarderait pas à prendre de grands développements.

Fixation du capital nécessaire pour la mise en activité de l'entreprise.

Nous pouvons maintenant fixer le chiffre du capital qui serait nécessaire pour la fondation que je propose.

Nous avons vu qu'il faudrait pour les frais de premier établissement 28,000 fr., mettons 30,000 fr. ci.	30,000 fr.
Différences entre les recettes et les dépenses 8,500, mettons. . .	10,000
Fonds de roulement.	10,000
	<hr/>
Total.	50,000 fr.

Ainsi, avec 50,000 fr., soit moitié moins que la rente faite actuellement à la *Démocratie pacifique*, avec 50,000 fr. non pas perdus, mais placés dans une entreprise pleine d'avenir et susceptible du plus beau développement, nous pouvons entreprendre l'œuvre la plus importante de l'époque, donner un corps à nos espérances, la vie à nos croyances.

CONCLUSION.

J'ai jugé inutile d'entrer dans de plus longs détails sur mon projet, parce que les questions d'exécution, d'organisation et de réglementation appartiennent évidemment à ceux qui adopteraient mon plan et qui fourniraient les capitaux qu'il réclame. J'ai voulu seulement exposer, dans son ensemble, une idée que je crois facilement praticable. Si mon projet attire l'attention, je suis tout prêt à le développer, à l'expliquer, et même à le modifier si on le juge convenable. Pour tout ce qui est travaux de culture et produits de cet ordre, je puis fournir, ma localité étant adoptée, les approximations les plus exactes, ainsi que sur les frais de premier établissement, de dépenses de ménage, etc.

Je n'ai personnellement aucune prétention à l'évidence ; j'offre de faire partie de l'École d'application, et j'y ferai tout ce que l'on voudra, dans la mesure de mes forces et de mon intelligence.

Ce que je veux, c'est mettre l'École en demeure d'agir dans des conditions que je crois bonnes.

Si on me refuse, sans faire autre chose, découragé par quinze ans d'attente, désespérant, non du principe, mais des hommes, je renoncerai avec douleur à une précieuse et dernière espérance.

Mais, je le demande à tous les disciples de Fourier, qu'ils réfléchissent bien, avant de conclure à de nouveaux et fatals délais.

Qu'ils pèsent avec maturité les questions que j'ai indiquées plutôt que traitées, laissant à leur intelligence et à leurs lumières le soin de leur donner l'extension nécessaire.

Qu'ils examinent mûrement les doctrines et les faits, avant de proclamer que les phalanstériens sont incapables de conduire à bonne fin une entreprise agricole et industrielle passable en elle-même, et que pourraient faire des civilisés.

Quand ils auront réfléchi, pesé et examiné, qu'ils m'approuvent ou me condamnent. En tous cas, je croirai avoir rempli un devoir sacré en leur faisant aujourd'hui l'appel que contient cet opuscule.





